

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Timbres

Mélanie Vincelette

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (2001). Timbres. *Liberté*, 43(1), 59–65.

Timbres

Mélanie Vincelette

J'ai longtemps confondu l'exotisme et les timbres-poste. Leurs manguiers en fleurs et leurs perroquets bleus, leurs photos de princesses iraniennes et leur bordure dentelée m'exaltaient. Ils me transportaient vers Puerto Rico en pleine mer des Caraïbes, sur la route des Andes en Argentine, vers les maisons colorées de La Havane, ou à l'ombre des pamplemoussiers près de Miami, en Floride. Le timbre tenait captive une toute petite image, une seule, et cette image tenait tout un pays, un millier de routes, de tempêtes et d'océans. J'étais très jeune. Quelques années plus tard, j'ai observé qu'un timbre oblitéré était plus séduisant qu'un timbre vierge. Le timbre ne déployait ses délices qu'après avoir voyagé sur une enveloppe. Je considérais les cachets de la poste. Je me disais que ceux-ci avaient été appliqués quelques années plus tôt par un postier colombien, dans un bureau de poste un peu abandonné, où l'air était très chaud, ou, au contraire, par un postier norvégien muni d'une haute casquette noire à galons peut-être rouges et noirs, face aux massifs scandinaves.

Au mois de septembre dernier, j'attendais un timbre de France. Mais soudainement le timbre ne m'importait plus autant que l'enveloppe sur laquelle il était collé, la lettre qui était à l'in-

térieur de l'enveloppe, l'encre qui enduisait la feuille blanche, l'idée qui se formait dans l'encre. J'attendais une lettre d'amour.

J'avais passé l'été à Savan, petite ville du Laos méridional, assoupie sur les rives du Mékong. Là-bas, avant la tombée de la nuit, le soleil glisse sur les façades des grandes maisons coloniales abandonnées, et les hommes jouent à la pétanque.

C'est à Savan que je t'ai rencontré et que je t'ai aimé. Tu habitais la France depuis des années, mais tu étais de retour dans ton pays natal pour assister aux funérailles de ta grand-mère. C'est avec ton grand-père que j'avais fait connaissance en premier. Le soleil était haut dans le ciel, les enfants étaient affalés à l'ombre sous les arbres et dormaient en rêvant aux dragons qui peuplent les eaux du fleuve. Un tout petit garçon aux yeux de métisse, mi-ronds, mi-bridés, était assis le dos contre un arbre, incapable de s'endormir à cause de la chaleur. Il bâillait, excédé, et une larme roulait sur sa joue. La ville entière dormait enveloppée dans un long soupir. Sur la véranda d'une grande maison blanche, un vieillard se berçait. Il m'interpella dans un français impeccable :

– Mademoiselle ?

– Oui, répondis-je

– Mademoiselle, ma femme vient de mourir et j'ai envie de fumer, mais mes enfants me l'interdisent. Si vous me donnez une de vos cigarettes, je vous réciterai un poème de Victor Hugo.

Cet après-midi-là, cet homme de quatre-vingt-six ans m'avait parlé de l'amour comme d'une cité interdite, une pagode scintillante, un fleuve calme, un étang de lotus roses. Sa femme était morte depuis deux jours et il acceptait son sort avec le calme qu'enseigne le Bouddha. Il était assis à l'ombre et buvait du pastis. Il est entré dans la maison pour aller chercher ses médailles de guerre : petites étoiles en métal doré, trophées de courage. Il me les montrait une à une de ses mains tremblantes et ridées. Il portait un complet beige avec une chemise à manches courtes ornée de grandes poches au devant. Un habit que l'on porte aujourd'hui pour aller en safari. Un habit comme ceux que portaient les Français quand ils possédaient l'Indochine. Sur la partie droite de sa chemise était épinglé un

petit carré de tissu noir, pour montrer qu'il portait le deuil. Il m'a invitée à souper avec sa famille le soir suivant.

C'est là que je t'ai rencontré pour la première fois. J'ai mis mon sarong laotien élimé et j'ai remonté mes cheveux en chignon en piquant deux baguettes en ivoire au centre pour les retenir. Avant de sortir, j'ai retiré les baguettes de mes cheveux, les laissant tomber sur mes épaules. Consciente de mon goût ridicule pour les chinoiseries, j'ai jeté les baguettes sur le plancher et je suis sortie par la porte avant.

C'est toi qui m'as accueillie à mon arrivée. Toi aussi tu portais le deuil sur ta chemise. Tu m'as fait entrer dans la maison. L'intérieur était peint de vert tendre comme les nouvelles pousses de riz qui m'ont poursuivi jusqu'à Savan. Je me suis agenouillée devant la table où il y avait la photo de ta grand-mère et des dizaines de bougies allumées. Tu étais derrière moi, et je sentais que tu regardais le dessous de mes pieds noircis. Après le souper, nous étions allés marcher sur les rives du Mékong. Je me souviens des moustiques qui me mordaient les jambes et du vent qui était presque frais. La nuit nous renvoyait une image noircie de la Thaïlande de l'autre côté du fleuve. C'était une de ces nuits où l'on consent à se perdre dans la douceur de l'instant présent. Nous avons marché vers la maison de ta jeunesse, et tu m'as raconté comment toi et ta famille aviez fui le pays en traversant le fleuve en secret. Ton grand-père n'était même pas au courant. Ce soir-là, tu jouais avec tes amis dans la rue, et ta mère t'avait appelé en te demandant d'aller te laver pour aller au cinéma. C'était un mardi, et le cinéma était normalement réservé aux sorties du samedi. Tu savais qu'il y avait quelque chose d'étrange dans l'air. Quelque chose d'inhabituel.

Je tombe toujours amoureuse des Orientaux. Il y a un calme dans leur visage. Des visages qui ressemblent à ceux des statues de Bouddha qui parsèment les pagodes enfouies au fond des campagnes. Des visages impassibles. J'ai fui la capitale, Vientiane, éplorée car celui que j'avais aimé pendant des années ne m'aimait plus. Et maintenant, toi, tu étais entré dans ma vie parce que ton grand-père m'avait récité quelques vers de

« Feuilles mortes » de Victor Hugo. Quand tu m'as raconté que tu étais peintre, que tu avais fait l'école des beaux-arts en Normandie, j'étais bouleversée. Sur le pavé noir de la rue, devant la maison, tu as fait un tableau qui représentait, dans un style très académique, les amours de Psyché. En regardant cette toile, je savais que tu pouvais m'aimer, que tu en avais la force. Mais mon corps n'était rien de plus qu'un cadavre. Une dépouille fraîchement embaumée par mon départ de Vientiane. Savan me calmait, mais il était trop tôt. Aimer, c'est risquer sa vie et je préférais la solitude.

Le lendemain du souper familial, je suis retournée passer l'après-midi sur la véranda avec toi et ton grand-père. Il t'a demandé de chanter un peu de Piaf. Ton talent de chanteur me faisait rire. Nous avons ri ensemble longuement et souvent dans la chaleur de l'après-midi. Je tolère mal cette chaleur. De grosses gouttes d'eau descendaient le long de mes tempes, et tu as essuyé ma sueur du revers de la main. Nous avons joué aux cartes, à des jeux que je connaissais mal, et ton grand-père avait raflé tout mon argent. Sur ta moto, nous sommes allés au restaurant manger un poisson entier rehaussé de *padek*, sauce nauséabonde faite à partir de poisson fermenté. Nous avons bu quatre Fanta verts. Il y avait aussi de la soupe au bambou, et tu t'es vanté de savoir en préparer. Dans ce restaurant modeste, un chat était paresseusement allongé sur la table d'à côté, et un autre, un gros chat jaune, venait parfois se frotter contre ma jambe. Les serveuses sont venues te demander tour à tour si j'étais ta fiancée. Tu as répondu que oui, que j'étais ta fiancée. Tu ne savais pas que je comprenais assez le laotien pour décrypter vos conversations.

J'ai passé onze petites journées à tes côtés et j'ai dû repartir par peur de tomber amoureuse. À cette époque, je fuyais tout. Nous étions en mai et la route du Vietnam m'attendait. Je voulais voir Saigon. Je t'ai dit que je reviendrais à Savan dans quelques semaines. J'ai regretté mon départ au moment même où je suis entrée dans le bus délabré. Je ne suis jamais retournée à Savan, emportée par les courants du voyage et les ruines du Cambodge qui m'appelaient après le Vietnam. J'allais suivre le cours du

Mékong, jusqu'à ce qu'il se jette dans la mer de Chine. Durant ces mois qui ont suivi mon départ furtif, je t'ai écrit toutes les semaines. Parfois, je t'envoyais une lettre par jour. J'envoyais ces lettres en France, car je croyais que tu y étais retourné.

Quand je suis rentrée à Montréal en septembre, je ne vivais que pour le courrier. J'attendais une missive de toi. J'ai appris à connaître le facteur, car je faisais le va-et-vient entre ma chambre et la boîte aux lettres au moins dix fois par jour. Un matin, il m'avait vue sortir en trombe sur le balcon, car j'avais entendu ses pas dans l'escalier. Il m'a demandé de qui j'attendais une lettre. Je lui ai parlé de toi.

Mon obsession du courrier le faisait sourire. Mes cheveux en bataille et mon kimono trop grand aussi. Nous sommes devenus amis. Lorsque j'entendais ses pas, l'espoir montait en moi. Chaque matin, une certitude s'emparait de moi : ça allait être le bon jour. Quand le temps froid est venu, je ne prenais même pas le temps de mettre mes bottes. Je marchais pieds nus dans la neige qui encombrait le porche. Ce n'était que des comptes Visa, des lettres de la Maison Columbia et des lettres de menaces du bibliothécaire en chef de l'université pour m'inciter à payer les frais de retard sur mes livres. Je commençais à comprendre que tu m'avais oubliée, que je n'étais qu'une parmi tant d'autres ou peut-être que tu ne m'avais pas pardonné mon départ empressé. J'échangeais toujours des propos sur le temps avec le facteur. Ta lettre est arrivée un 17 décembre. Ce matin-là, mon facteur a frappé à la porte, une fine couche de neige sur sa casquette bleu marine. Il tenait deux enveloppes. La première était sertie de trois timbres du Laos et l'autre n'avait pas de timbre. La première contenait ta lettre.

Savan, le 23 mai 1999

Chère A.,

Quand tu liras ces quelques mots, je serai déjà loin en ma Normandie. Inutile de te dire que depuis ton départ pour Saigon, je n'ai cessé d'espérer ton hypothétique retour. Le restant de mon séjour fut long et difficile, car j'ai très souvent pensé à toi. Je ne t'accuse d'aucun tort ; loin de moi

cette pensée, mais simplement un besoin irrésistible de t'écrire. Je te laisse ces quelques mots en souvenir de moi pour te dire que j'ai passé des jours langoureux avec toi. Tu as été mon bonheur, ma brise de fraîcheur pendant ce séjour endeuillé.

Je suis retourné sur les bords du Mékong, là où nous avons bavardé. J'ai senti ton parfum en me souvenant de tes mots. J'ai revu le profil de ton visage et entendu ton accent si particulier. Je voudrais que tu saches que cette brève histoire restera en moi pour longtemps. Espérant un mot de toi, je te souhaite un agréable séjour dans ma ville natale, Savan, qui signifie « paradis » en langue laotienne.

Je t'embrasse,

S.

J'ai compris que tu m'avais attendue longtemps, qu'avant de repartir pour la France, tu avais laissé cette lettre à ton grand-père au cas où je reviendrais comme promis à Savan. Mais je n'y suis jamais retournée et ton grand-père avait alors décidé de me la poster. En marchant vers le bureau de poste, il s'était sûrement procuré un paquet de cigarettes sans filtre. Des gauloises.

J'ai médité longtemps sur la lettre. Elle contenait quelque chose d'inexpliqué. Elle avait visiblement été écrite avant ton retour en France, car elle était écrite à l'endos d'une feuille où étaient imprimés des caractères laotiens. Une de ces feuilles de propagande du parti communiste que l'on retrouve partout. Sur les timbres, il était écrit *République Démocratique Populaire Lao*. Sur le premier timbre, celui de cent kips, il y avait un mangoustan, ce fruit à l'écorce pourpre et à la chair blanche presque translucide. Les deux autres, de cinq kips, montraient l'image d'un ouvrier avec une pelle à la main en train de construire la seule route qui traverse le pays. Dans cette lettre, tu ne répondais pas à celles que j'envoyais à ton adresse en France. Je me suis demandé pourquoi ces moments passés avec toi avaient eu tant d'importance pour moi. Je me suis demandé pourquoi tu ne répondais pas à mes lettres. Une seule réponse m'est venue à l'esprit. Je me souviens que tu m'avais parlé, lorsque nous étions

sur la rive du grand fleuve, d'une femme qui t'attendait en France. Une Française. Une femme un peu jalouse.

J'avais joué, comme toutes les femmes le font, au début d'une histoire amoureuse, à celle qui ne connaissait pas la jalousie. Cette Française n'avait pas voulu venir avec toi dans ton pays d'origine. Tu disais ne plus croire en son amour. Avant ton retour en France, alors que j'étais perdue au Vietnam et que je t'écrivais tous les jours, c'est elle qui avait dû recevoir mes lettres. Intriguée, un peu jalouse, inquiète de t'avoir laissé partir si loin, elle avait dû ouvrir mes lettres. À ton retour, elle avait dû t'ouvrir la porte avec un regard enragé, tenant la pile de lettres éventrées dans les mains. Les brandissant comme une accusation. Alors, tu avais dû t'expliquer et lui dire que j'importais peu dans ta vie. Que toi et moi, nous ne nous étions connus que quelques jours. Tu n'avais jamais pu lire mes lettres, la Française les ayant certainement jetées au feu devant toi. Tu lui avais promis de ne jamais m'écrire. Et je suis tombée dans l'oubli.

Je regardais l'autre enveloppe, la deuxième que le facteur m'avait donnée, celle qui n'avait pas de timbre. Je l'ai ouverte. À l'intérieur, il y avait une lettre soigneusement calligraphiée. Sur le papier blanc, il était écrit à l'encre bleue d'un stylo plume :

J'aimerais t'inviter à souper un soir avant Noël, un soir où la neige tombe timidement sur la noirceur de la ville.

Ton petit facteur